

Joe R. Lansdale

Vanilla Ride



folio
policier

Extrait de la publication :

Joe R. Lansdale

Vanilla Ride

Une enquête
de Hap Collins et Leonard Pine

*Traduit de l'américain
par Bernard Blanc*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

VANILLA RIDE

*Édition originale : Alfred Knopf, New York, 2009.
Published in agreement with the author, c/o Baror
International, Inc., Armonk, New York, USA.*

© Joe R. Lansdale, 2009.

© Outside, 2010, pour la traduction française.

Joe R. Lansdale, auteur culte régulièrement récompensé aux États-Unis, est né en 1951 au Texas. Conformément à la tradition américaine, il a exercé de nombreux métiers (charpentier, plombier, fermier...) avant de se consacrer pleinement à l'écriture. Si *L'arbre à bouteilles*, *Le mambo des deux ours* ou *Bad Chili* inauguraient la série consacrée aux deux Texans atypiques et indéfectiblement potes que sont le Blanc hétéro Hap Collins et le Noir homosexuel Leonard Pine, *Les marécages*, *Juillet de sang*, *Sur la ligne noire*, *Vierge de cuir* ou *Du sang dans la sciure* s'inscrivent davantage dans la veine du thriller où Lansdale s'est imposé comme un formidable raconteur d'histoires.

-

Extrait de la publication

*Pour tous les fans d'Hap et de Leonard.
Que soient bénis vos petits cœurs bizarroïdes.*

Le pistolet est la main droite rou-
geoyante du diable.

STEVE EARLE

L'homme est capable de transformer
n'importe quoi en arme. Y compris sa
langue.

HAP COLLINS

Ça faisait un bout de temps qu'on ne m'avait pas tiré dessus, et personne non plus ne m'avait cogné la tête depuis au moins un mois ou deux. C'était une sorte de record et je commençais à me sentir assez verni, comme mec.

Brett et moi, dans la petite maison qu'on louait, on était à l'étage, au lit, le souffle court. On venait de franchir la ligne d'arrivée d'une longue course agréable, le genre de sport qui, par moments, ressemble à une compétition, mais qui peut aussi, quand tu t'y prends bien, même si t'es le dernier à arriver, te donner l'impression que c'est toi, le vainqueur.

À ce moment-là, la vie était belle.

Brett s'assit dans le lit, cala un oreiller dans son dos, repoussa ses longs cheveux rouge sang sur le côté, bomba le torse d'une manière qui me fit me sentir le plus chanceux des hommes, et déclara :

— Je ne me suis pas autant amusée depuis la fois où j'ai assommé ce nain rouquin à coups de crosse.

— T'as pas idée à quel point ça me rend romantique, ton truc, répliquai-je. Je crois que mon popaul vient de filer se cacher quelque part.

— Moi qui croyais qu’il venait juste de sortir de sa planque... minauda-t-elle avec un clin d’œil.

Il se trouve qu’un jour elle avait vraiment frappé un nain à coups de crosse. J’étais présent. Elle était à la recherche de sa fille dans l’espoir de lui sauver la vie ; n’empêche, ça n’avait pas été très beau à voir, et j’avais participé à la chose. J’ajouterais pourtant, pour la défense du nain en question, que ce salopard avait encaissé sa correction avec un fier stoïcisme et qu’il avait refusé la protection de son chapeau de cow-boy, un Stetson de bonne facture. Il avait préféré se prendre la peignée direct sur le crâne, et il y avait effectivement eu droit¹.

— Tu sais, je pense que ces gens préfèrent qu’on les appelle « personnes de petite taille » ou encore « personnes affectées de nanisme » plutôt que « nains », précisai-je.

— Sans blague ? Je ne sais pas comment on nomme les autres, mais, pour moi, ce connard dont je me suis occupée, c’est tout simplement « Gueule-défoncée-à-coups-de-crosse », tu vois.

— Ça t’arrive de regretter de l’avoir fait ?

— Jamais.

— Il est mort, tu sais.

— Pas à la suite de ma bastonnade.

Ça aussi, c’était vrai. Il s’était fait tuer à une autre occasion, mais putain, quand elle lui avait défoncé la caboche, quel sacré spectacle ! Des années plus tôt, elle avait aussi foutu le feu à la tronche de son ancien mari, avant d’éteindre les flammes avec une pelle, ce qui est moins cool qu’une lance à incendie. Par moments,

1. Voir *Tape-cul*, du même auteur, Folio Policier n° 560. (Toutes les notes sont du traducteur.)

ma petite chérie pouvait rendre un homme un peu nerveux, disons.

— Puisqu'on en est à parler de petits bonshommes..., murmura-t-elle.

Et là-dessus, elle s'empara de mon entrejambe.

— « Petits bonshommes » ? répétais-je. C'est censé m'allumer ?

— T'occupe, c'est moi qui vais t'allumer.

Elle gloussa et se lova contre moi et je la pris dans mes bras et on s'offrit un gros câlin. Tout semblait opérationnel... quand on frappa à la porte.

Le truc typique.

Je consultai le réveil sur la table de nuit. 23 heures !

On frappa à nouveau, plus fort.

Je me levai, j'enfilai ma robe de chambre et mes chaussons à oreilles de lapin et je lâchai quelques gros mots.

— Garde la position, bébé, je descends flinguer en vitesse ce vendeur nocturne de bibles.

— Ramène-moi sa tête, tu veux bien ?

— Sur un plateau.

Une fois au rez-de-chaussée, je m'approchai de la fenêtre et j'écartai le rideau pour jeter un coup d'œil dehors. Deux grands Noirs, l'un s'appuyant sur une canne, se tenaient sur les marches. Mon meilleur ami, Leonard Pine, avec un de nos potes, un ancien flic, Marvin Hanson.

J'ouvris la porte.

— Ça alors ! C'est un vrai déplaisir de te voir !
lançai-je à Leonard.

Il entra quand même. Il avait tout l'attirail du cowboy — des santiags, un jean, une vieille chemise à rabats un peu tendue aux épaules, et le large sourire de l'emmerdeur patenté.

— Tu n'es pas gentil, là, murmura-t-il.

— Comme à l'accoutumée, ton timing est absolument impeccable, mon frère, répondis-je.

— Merci.

— T'as laissé ton cheval et ton chapeau au ranch ?

— C'est le canasson qui porte le chapeau. Après tout le bon temps qu'on s'est payés ensemble, je me suis imaginé qu'il méritait un petit cadeau pour ser-

vices rendus. Tu peux être certain qu'il va me bigophoner demain.

— T'es plus marrant plus tôt dans la journée, murmurai-je.

Marvin franchit le seuil plus lentement en s'aidant de sa canne.

— J'adore tes chaussons lapin, dit-il en désignant mes pieds d'un signe de tête.

— Ouais, eux et moi, on est potes, répondis-je. Tu te débrouilles de mieux en mieux.

— T'aurais dû me voir avant qu'on aille danser. Toutes ces figures de hip-hop sont fatigantes.

— On était sortis manger des tacos, expliqua Leonard. Ce mec, pas moyen de le convaincre de faire des trucs marrants. Son idée du bon temps, c'est de mâcher du chewing-gum aux fruits.

— Où est l'amour de ta vie ? demandai-je à Leonard.

— John ?

— Naan. Winston Churchill.

— Il est fâché contre moi.

— Non, pas possible.

— Oh, rien de grave. Si je me souviens bien, on a commencé par se traiter mutuellement de salopes, et puis j'ai eu tellement les boules que j'aurais pu couler un bronze au beau milieu du lit... c'est d'ailleurs ce que j'ai fait.

— Ouf, épargne-nous les détails, soufflai-je.

— On ne se souvient pas des raisons de cette dispute mais on ne veut s'excuser ni l'un ni l'autre. Bien sûr, c'est moi qui céderai le premier, et tout rentrera dans l'ordre. T'as quelque chose à bouffer ?

— Je croyais que vous vous étiez offert des tacos ?

— Ouais, mais ça remonte à deux, trois heures.

— Je ne me sens pas animé des meilleures intentions du monde à ton égard, là, tout de suite, grommelai-je. Pourquoi faudrait-il en plus que je te nourrisse ?

— On a interrompu quelque chose ? demanda Leonard en se glissant dans la cuisine, directement vers le frigo.

— Ouais, Brett et moi, on venait juste de sortir notre jeu de dames. Marvin, qu'est-ce que tu fous à traîner avec ce genre de mec ?

Marvin s'était trouvé un fauteuil confortable et avait allongé sa jambe pour se frotter le genou.

— Je reste avec lui parce qu'il me fait pitié.

— Pourquoi tu le laisses venir m'emmerder, alors ?

— Leonard m'a juré que t'aimais bien les visites nocturnes.

— Ce fils de pute ment comme il respire.

— Salut les garçons ! lança Brett.

Je me retournai et la vis descendre l'escalier. Elle avait enfilé un peignoir blanc plutôt court ; ses cheveux étaient encore en désordre après l'amour et ses jambes suffisamment longues pour donner des idées suicidaires à une girafe. Ses yeux étaient à moitié fermés. Elle était magnifique.

Leonard revint dans le salon les mains vides.

Brett arriva au bas des marches et dit :

— B'soir, Leonard.

— B'soir, Brett, t'as un truc à bouffer ?

— Ton John te laisse jouer dehors si tard ? demanda-t-elle.

— Je me ferai pardonner demain, répondit Leonard. Tu sais, chérie, je connais certains mouvements qui font craquer un partenaire. Si tu veux, j'en décrirai quelques-uns à Hap. D'une manière purement théorique, bien sûr.

— T'as rien pigé à la biologie, grommelai-je. John.

Brett. La plomberie n'est pas la même. Ça peut pas marcher.

— Salut, Marvin, dit Brett.

Marvin lui sourit et lui adressa un petit signe de la main.

— Je vais me faire des biscuits et un verre de lait, annonça-t-elle. Quelqu'un d'autre en veut ?

— Moi. Moi ! s'exclama Leonard. Est-ce que, par hasard, ce ne serait pas des biscuits... à la vanille ?

— En effet, répondit Brett. Hap les garde tout spécialement pour toi, baby. On a également ta boisson préférée. Des Dr Pepper. Et celle-là vient de la seule usine qui utilise encore la recette originale. On y est allés exprès en voiture pour t'en acheter.

— On est passés devant par hasard, la corrigeai-je. Alors j'ai pensé qu'on pouvait profiter de l'occasion.

Leonard me regarda en clignant des yeux.

— Toi, t'es le plus gentil de tous les corniauds qui aient jamais chié sur une paire de godasses.

— Les biscuits ne te sont pas réservés, protestai-je. Moi aussi, je les aime bien. Et pareil pour le Dr Pepper.

— menteur ! démentit Brett. Il les achète juste pour toi, Leonard. Et lui, il boit ces saletés zéro calorie. Va t'asseoir. Tu veux du lait ou du Dr Pepper avec tes biscuits ?

— D'après toi ? répondit Leonard.

— Et toi, Marvin ? demanda Brett.

— Lait et biscuits, c'est parfait pour moi.

— Super, dit Brett. Hap, bouge ton cul et va chercher tout ça. Prends-en pour moi aussi. Fissa !

Je me dirigeai vers la cuisine. Au passage, elle m'attrapa le bras.

— C'était pour rire. Je vais y aller moi-même. Je voulais juste voir si je t'avais bien dressé. T'auras une bonne note, vingt sur vingt. Je te donnerai ta récompense tout à l'heure, et ça sera pas un susucre.

Elle se pencha en avant et m'embrassa sur les lèvres.

Alors que je revenais sur mes pas, Leonard s'exclama :

— Bon chien. Bientôt, tu rapporteras le journal dans ta gueule et t'iras faire tes besoins dans le jardin.

— C'est mon but, avouai-je.

Je m'écroulai sur le canapé, le plus loin possible de Leonard qui avait envoyé valser ses chaussures et étendu les jambes.

— Vraiment, Hap, je ne comprends pas ce que Brett peut bien te trouver, ajouta-t-il.

— Les parties que tu ne vois pas..., répliquai-je.

— Et que je n'ai aucune envie de voir.

— Bon, je pense que vous n'avez peut-être pas débarqué chez moi juste pour foutre en l'air ma vie sexuelle et vous bâfrer de biscuits et de lait ? ajoutai-je.

— Pour ma part, je bois du Dr Pepper, répondit Leonard. Du Dr Pepper que tu as acheté tout spécialement pour moi.

— Va te faire foutre, Leonard.

— T'as raison, Hap, intervint Marvin. On n'est pas là pour une collation gratuite. C'est un peu plus compliqué.

On termina le lait et les biscuits, et Leonard son Dr Pepper, puis Brett retourna se recoucher. La récompense qu'elle m'avait promise allait devoir attendre. Estimant que cette privation était la faute de Leonard, je lui collai un mauvais point sur mon tableau mental. « Pas d'étoile pour toi, trouduc ! La prochaine fois, j'achèterai du RC plutôt que du Dr Pepper¹, ça te fera les pieds. Peut-être même que je prendrai ces horribles biscuits à la noix de coco que tu détestes tant. » Moi aussi, d'ailleurs, ils me dégoûtaient, mais la punition valait le coup.

On se réfugia dans le jardin pour ne pas déranger Brett avec nos grandes gueules. Elle avait acheté des chaises métalliques et les avait installées sur la pelouse. Tous les matins, en sortant sur la véranda, je m'attendais à ce qu'on les ait volées, vu que notre quartier devenait de plus en plus craignos. À une époque, t'aurais pu laisser traîner ton porte-monnaie sur un fauteuil à l'extérieur, personne n'y aurait touché. Mais aujour-

1. Le RC est une marque concurrente, abhorrée par les tenants du « vrai » Dr Pepper.

d'hui, t'oublies une râpe à fromage dehors sans surveillance et quelqu'un te pique les trous.

C'était une belle nuit et notre rue était peu éclairée ; le ciel brillait et, en levant les yeux, on apercevait les étoiles à travers les branches de l'orme, dans un coin du jardin. Il faisait trop froid pour les grillons et il n'y avait pas de circulation dans les environs. L'air était frais et un peu doux, comme la respiration d'un bébé, et je pensai soudain que ç'avait été une bonne idée de venir vivre ici, dans cette maison, avec ce jardin et ce grand arbre — une parfaite illustration de ce que l'on appelle, dans les livres sur le Vieux Sud, une « honnête pauvreté ».

On posa nos fesses sur les chaises, je croisai les jambes et me mis à balancer un de mes chaussons lapin au bout de mon pied.

— Mec, t'aurais au moins pu enfiler un pantalon ! s'exclama Leonard. Ta robe de chambre est un peu trop olé-olé.

— Ma devise, c'est « arborer fièrement ce qu'on a », répliquai-je.

— Ce que tu arbores si fièrement suffirait à donner des envies de suicide à n'importe qui, ricana Leonard.

— Je voulais parler d'une proposition de boulot, nous interrompit Marvin.

— Tu vas adorer ça, Hap, dit Leonard.

Je regardai Marvin.

— Tu crois ?

— Je ne pense pas que tu sauteras de joie, mais voilà ce que j'ai à te proposer, répondit Marvin. La fille de ma fille, son petit copain lui tape dessus.

Exactement ce dont on discutait, Brett et moi, juste avant leur arrivée. Il suffirait peut-être que je demande

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

TSUNAMI MEXICAIN, 2007.

TAPE-CUL, n° 2709, 2004, Folio Policier n° 560.

BAD CHILI, n° 2652, 2002, Folio Policier n° 364.

LE MAMBO DES DEUX OURS, n° 2592, 2000, Folio Policier n° 548.

L'ARBRE À BOUTEILLES, n° 2562, 2000, Folio Policier n° 352.

Aux Éditions Outside

VANILLA RIDE, 2010, Folio Policier n° 660.

Aux Éditions du Rocher

VIERGE DE CUIR, 2009, Folio Policier n° 610.

DU SANG DANS LA SCIURE, 2008, Folio Policier n° 572.

SUR LA LIGNE NOIRE, 2006, Folio Policier n° 507.

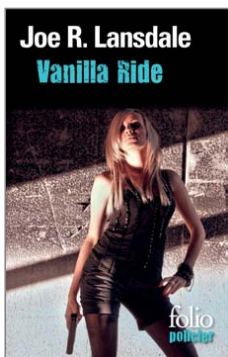
Aux Éditions Murder Inc

LES MARÉCAGES, 2002, Folio Policier n° 407.

UN FROID D'ENFER, 2001, Folio Policier n° 493.

Aux Éditions Fleuve noir

JUILLET DE SANG, 1996, Folio Policier n° 473.



Vanilla Ride

Joe R. Lansdale

Cette édition électronique du livre
Vanilla Ride de Joe R. Lansdale
a été réalisée le 25 juillet 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070443666 - Numéro d'édition : 183501).

Code Sodis : N53919 - ISBN : 9782072479359

Numéro d'édition : 247108.